



Cahiers d'Asie centrale

19-20 | 2011
La définition des identités

Les habitants de Mindon du XVIII^e au début du XX^e siècle

Histoire d'une identité qui évolue

The inhabitants of Medon from the eighteenth to the early twentieth century.

The history of a changing identity

Sergej Abašin

Traducteur : Vanessa Balci et Carole Ferret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1373>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2011

Pagination : 51-72

ISBN : 978-2-84743-041-7

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Sergej Abašin, « Les habitants de Mindon du XVIII^e au début du XX^e siècle », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 19-20 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/1373>

Les habitants de Mindon du XVIII^e au début du XX^e siècle. Histoire d'une identité qui évolue

Sergej N. ABAŠIN

Mindon est un kichlak [*ouz. qishloq*] "village" situé dans la vallée de Ferghana, province de l'Ouzbékistan, et placé sur la frontière avec le Kirghizstan. À l'heure actuelle, sa population est considérée comme ouzbèke. Et il ne s'agit pas là d'une inscription formelle dans le passeport, mais d'une identité réelle ressentie par ses habitants. Or, il y a un siècle, la situation était tout autre. Comment se fait-il que la conscience identitaire de ces villageois ait ainsi évolué au cours de cette période ?

En 1875, le khanat de Kokand tombe aux mains des Russes et, en 1876, il est intégré au gouvernement général du Turkestan, au sein de l'empire russe. Au départ, le village de Mindon est rattaché à l'*uezd* "district" de Čimion (rebaptisé Isfarin en 1879), dans l'*oblast'* "région" de Ferghana. Puis, quand ce district fut dissous, Mindon passa dans celui de Margilan, à l'intérieur de la même région. À la fin des années 1870, le village comptait 317 foyers¹. Ce chiffre reflète, selon toute vraisemblance, la situation au moment de la conquête russe, dans la mesure où l'administration impériale utilisa, pour le recensement de la population des territoires soumis, les *daftar*, livres de comptes fiscaux établis par le pouvoir précédent. Après la conquête, la population du village chute d'un quart. Dans les années 1880, Mindon ne compte plus que 244 foyers² et, en 1890, 245 foyers et 1 264 habitants³. La même année sont recueillies les premières données statistiques sur la composition ethnographique du village : la population de Mindon comptait alors 1 014 Tadjiks, 153 Kachgars, 80 Sartes et 17 Kirghizes (*ibid.*).

Cette baisse dans les années 1870-1880 fut suivie, au tournant des XIX^e et XX^e siècles, d'un accroissement fulgurant de la population, si bien qu'en 1909, Mindon comptait 562 foyers et 3 077 habitants (*Spisok* 1909, p. 77). Dans le registre statistique de 1909, en face de « Mindon », le tableau donne pour « nationalité dominante » le nom « Sartes ». En 1917,

Docteur en sciences de l'histoire, Sergej Nikolaevič Abašin travaille à l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de la Fédération de Russie.

¹ Central'nij gosudarstvennij arhiv respubliky Uzbekistan (CGA RU), f. 19, i. 1, d. 28098, f. 26.

² CGA RU, f. 19, i. 1, d. 635, f. 27 ; d. 1178, f. 9.

³ CGA RU, f. 23, i. 1, d. 532, ff. 237-238.

le registre indiquait 645 foyers et 3 714 habitants⁴, toujours qualifiés de « sartes ».

D'après les renseignements des enquêtes statistiques menées dans les années 1920, la population de Mindon a évolué de la façon suivante : 744 foyers et 3 385 habitants en 1925 (*Spisok* 1925, p. 72) ; 977 foyers et 4 151 habitants en 1926 (*Materialy* 1927, p. 5)⁵. Ces années-là, les habitants figurent dans le registre sous la dénomination « Ouzbeks ». En outre, le recensement général de 1926 ne fixe pas de « nationalité dominante », comme cela avait été le cas dans les enquêtes de 1909, 1917 et 1925, mais donne une répartition des groupes ethniques vivant dans le village, comme en 1890. Contrairement à 1890, Mindon est alors recensé comme un village à 100 % ouzbek. En d'autres termes, tous les habitants de Mindon sont désormais identifiés comme ouzbeks, les deux notions (« habitant de Mindon » et « Ouzbek ») se confondent⁶.

Ainsi, en l'espace d'une génération (soit 36 ans), de 1890 à 1926, si l'on en croit les données officielles, la population du village de Mindon a changé deux fois de dénomination. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, les anciens « Tadjiks », « Kachgars », « Sartes » et « Kirghizes » sont tous devenus « Sartes » avant d'être rebaptisés « Ouzbeks » au début des années 1920.

Or, ces changements de dénomination ne correspondent pas à un changement réel de la population du village. Le quadruplement du nombre d'habitants au cours de cette période résulte d'un boom démographique, observable dans toutes les régions de l'Asie centrale conquises par les Russes. Il n'y eut aucune migration massive d'autres groupes vers ces régions, si ce n'est celle, lente et négligeable, des mêmes groupes qui vivaient déjà au village. Alors si la population de Mindon est restée inchangée au cours de cette période, cela signifie qu'il s'est produit quelque chose dans la conscience identitaire de ses habitants. Quelles explications à ce phénomène peuvent apporter les théories actuelles de l'ethnicité ?

Pour construire une typologie de ces théories, nous nous appuyerons sur l'ouvrage de l'anglais Anthony Smith, *Nationalism and modernism* (2004 [1998]). Il estime qu'une des théories fondamentales de l'ethnicité est le « modernisme », selon lequel

Les nations sont un phénomène exclusivement contemporain – c'est-à-dire ayant émergé récemment, après la Révolution française, et dont

⁴ D'autres données font état, cette année-là, de 661 foyers et 3 595 habitants (CGA RU, f. 19, i. 1, d. 10082, f. 37).

⁵ La croissance rapide de la population en l'espace d'une année civile s'explique par le départ massif d'une partie des habitants du village pendant la guerre civile et leur retour tout aussi massif sur leur lieu d'habitation d'origine un an plus tard.

⁶ Comme en témoignent les données statistiques ultérieures, en 1951, le village soviétique de Mindon (comprenant le village lui-même et quelques petits lieux-dits voisins) comptait 831 foyers et 5 061 habitants, dont 4 879 Ouzbeks, 29 Tadjiks, 76 Kirghizes et 77 « relocalisés spéciaux » (jusqu'en 1980 y vivaient des Turcs Meskhets déportés de Géorgie en 1944).

les composantes sont essentiellement nouvelles et appartiennent à l'époque moderne.

Les racines des nations ne se perdent pas dans la profondeur des siècles, mais résultent des bouleversements révolutionnaires qui ont permis le passage à l'époque moderne (Smith 2004, pp. 55, 62, 217).

Une variante radicale de ce modernisme est le "constructivisme". Les constructivistes considèrent la nation comme une pure invention, aucunement liée au passé, et réfutent en principe l'existence de toute communauté ethnique et de toute relation interethnique dans le passé (*ibid.*, pp. 220-265).

À l'inverse, les partisans du "pérennialisme" estiment que

La nation est une fatalité, un phénomène qui se répète et s'enracine dans les siècles, pour ne pas dire les millénaires.

Pour les "pérennialistes", le lien avec l'héritage des ancêtres et une culture originale sont les principes fondateurs de l'existence de la nation (*ibid.*, pp. 56-57, 292-311).

La version radicale de ce point de vue est le "primordialisme", dont les partisans voient dans chaque nation une continuité directe avec des groupes ethniques anciens, représentés comme des « phénomènes naturels », enracinés dans l'histoire, la culture, la conscience et le comportement : « la nation disparaît derrière les groupes ethniques » (*ibid.*, pp. 277, 269-283).

Smith voit néanmoins des possibilités de « rapprochement théorique partiel » entre ces deux positions : des "modernistes" reconnaissent que l'existence de communautés ethniques et de « liens ethniques » dans le passé a pu être l'un des facteurs de l'émergence des nations modernes, tandis que des "pérennialistes" reconnaissent que l'époque moderne, en transformant des éléments de la culture précédente, a créé les nations modernes et les nationalismes, ainsi qu'il a permis leur diffusion dans le monde entier (*ibid.*, pp. 409-410). Dans ce cas, les points de vue radicaux des "constructivistes" et des "primordialistes" sont naturellement rejetés. Smith démontre, en particulier, la possibilité d'un tel rapprochement par le fait que nombre d'historiens et anthropologues qui se consacrent à l'étude du caractère moderne des nations et des nationalismes ne réfutent pas l'existence passée de certaines « cultures », « groupes ethniques », voire même « protonations ».

Examinons maintenant comment ces différentes théories peuvent s'appliquer au cas concret du village de Mindon, qui reflète manifestement des processus à l'œuvre dans l'ensemble de l'Asie centrale.

Il me paraît évident que le cas étudié ici s'inscrit totalement dans la ou les théorie(s) du "modernisme", qui insiste sur l'influence des fonctionnaires, des politiques et des intellectuels dans l'élaboration de l'idée nationale, sur le rôle de la culture européenne et de l'État colonial dans la diffusion de cette idée nationale, sur l'importance du développement économique capitaliste, de l'alphabétisation, et de la diffusion du

livre dans l'enracinement de cette idée nationale, etc. La “sartisation” d’une partie conséquente de la population sédentaire d’Asie centrale au début du XX^e siècle, puis son “ouzbékisation” dans les années 1920, ont indéniablement été des processus pour une grande part artificiels, engagés et orientés au départ par les Russes, puis par les autorités soviétiques et plus ou moins soutenus par les élites “indigènes”.

Une question délicate demeure : existait-il des communautés ethniques (des “protonations”) en Asie centrale avant l’arrivée des militaires et des savants russes et, si oui, lesquelles ? Peut-on, par exemple, qualifier de “groupes ethniques” les « Tadjiks », « Kachgars », « Sartes » et « Kirghizes », tels qu’ils apparaissent dans les registres de 1890 ? Le fait que certaines de ces dénominations – comme *Tadjiks* ou *Kirghizes* – soient devenues par la suite l’appellation officielle de ces nationalités, semble aller dans ce sens. Aux sceptiques qui arguent que *Sartes* et *Kachgars* sont absents de la nomenclature des nations centrasiatiques, les optimistes répondront que ces deux groupes ont changé de nom – devenant respectivement *Ouzbeks* et *Ouïgours* – au début des années 1920, mais qu’ils n’ont pas changé en tant que communautés ethniques. Dans ce cas, la conception “pérennialiste” fonctionnerait parfaitement.

Essayons de voir si l’on peut remplacer les termes anciens *Tadjiks*, *Kachgars*, *Sartes* et *Kirghizes* par les dénominations *Tadjiks*, *Ouïgours*, *Ouzbeks* et *Kirghizes* dans leur acception actuelle et si, de manière générale, on peut qualifier ces entités de groupes ethniques ? Peut-on considérer ces dénominations présentes dans les sources écrites comme des ethnonymes ? Peut-on parler sans ambiguïté de l’appartenance linguistique de tel ou tel groupe ? Peut-on considérer tel ou tel trait culturel comme un marqueur ethnique ?

Les Sartes

Mindon se situe au sud de la vallée de Ferghana, dans une région placée depuis fort longtemps dans l’orbite de la vieille ville de Margilan. Avant la conquête russe, Mindon appartenait au territoire du bey de Ćimion, que le bey de Margilan avait légué à son fils. Conformément à la légende locale, à l’endroit actuel du *guzar* de Mindon, c’est-à-dire au centre du village, s’étaient établis cinq foyers appartenant à des tribus et des peuples différents : kirghizes, ouzbeks, tadjiks, kachgars et kalmouks. On estime qu’à l’origine, la bourgade ne comptait pas plus de neuf ou douze habitants. Une autre version raconte que, revenant de Kachgar (dans l’actuel Xinjiang chinois) avec les troupes de Gengis Khan, sept frères s’installèrent ici, construisirent une forteresse et se mirent à voler du bétail dans les villages voisins. La population de Mindon descendrait de ces premiers habitants.

Le nom *Mindon* apparaît, d’après les habitants du village, à la fin du XVIII^e siècle et son émergence serait liée au poète et religieux Huwaydā

Ishān. Il s'agit d'un personnage historique réel, dont le père, Ghāyib Nazar Sufi, a vécu d'abord à Och (dans le sud-est de la vallée de Ferghana) avant de s'établir à Ćimion, gros village voisin de Mindon et futur chef-lieu, où il enseignait les sciences de l'islam. Huwaydā Ishān (ou Khwāža Nazar) vécut également à Ćimion jusqu'à sa mort en 1780-1781 (Gavrilov 1927 ; *Uzbek sovet...* 1980, vol. 14, p. 463). Aujourd'hui encore, la tombe du poète mystique est un lieu sacré. D'après les récits des habitants du village, le poète, s'étant disputé avec des gens de Ćimion, aurait été obligé d'abandonner sa maison et de s'établir ailleurs (l'un de nos informateurs avance même la date précise de 1774). La nouvelle localité lui aurait tant plu qu'il aurait proclamé en ouzbek « *bir doning ming don bolsin* » « que d'un épi [de blé] naissent mille épis ». L'expression *ming don* « mille épis » aurait ainsi donné son nom au village, selon l'étymologie populaire.

Il semble plus probable que ce mot vienne d'un ancien terme persan, déformé à une époque ultérieure⁷. Il est possible qu'à l'emplacement de Mindon ait existé, dans l'Antiquité, un point de peuplement dont les habitants parlaient une langue iranienne appartenant au groupe de l'Est. D'après les renseignements recueillis par V. A. Parfent'ev auprès de la population locale au début du XX^e siècle, il existait là « avant l'islam » une grande ville, qui fut détruite par les « Mougols » (un mélange des termes *mug*⁸ et *moghol*), vaincus à leur tour par les troupes arabes menées par le petit-fils du prophète Mahomet (1904, pp. 59-60). D'ailleurs, on retrouve des légendes semblables dans presque toutes les grandes localités de la région.

Selon une autre version, des migrants auraient donné son nom au village. En effet, dans le haut Zeravchan, non loin de Pendjikent au Tadjikistan, il existait un village du nom de Mindona. À ce propos, un des habitants du village du Ferghana dit que ses lointains ancêtres auraient été originaires de Samarcande, centre historique de la vallée du Zeravchan. Tout spontané qu'il soit, ce témoignage voit sa valeur s'affaiblir par son caractère isolé. Néanmoins, une série de données supplémentaires étayent cette version. D'après V. A. Parfent'ev, au début du XX^e siècle, dans le village voisin de Vuadyl', une légende disait que les *Min'* (ou *Ming*) étaient venus là de la région de Samarcande au début du XVII^e siècle avec 12 beys (*ibid.*, p. 59). Il existe à ce propos une autre étymologie populaire du terme *Mindon* : *ming-dan* signifierait littéralement « [de la tribu] des Ming ». Or, nous savons que les souverains du khanat de Kokand, qui exista du XVIII^e au XIX^e siècle, ainsi que les dirigeants de la bourgade d'Urgut, aux environs de Samarcande, étaient originaires de cette tribu. Il est possible que la légende rapportée par Parfent'ev ait confondu les deux : la tribu des Ming et la migration depuis la région de

⁷ En yaghnobi, *majn* ou *men* signifie « village » (Mirzozoda 2002, p. 106). La terminaison *-don* « eau » se retrouve dans nombre de vieux toponymes.

⁸ Montagne du Tadjikistan (NdT).

Samarcande. Quoi qu'il en soit, c'est plus tard, dans la première moitié du XVIII^e siècle, qu'eurent lieu des déplacements massifs de population entre Samarcande et le Ferghana. Dans les années 1710-1740, suite aux guerres intestines, aux dégâts causés dans les champs par les criquets et à l'invasion des troupes persanes, l'ancienne capitale de l'empire de Tamerlan était pratiquement vide : d'après les sources écrites, douze mille Samarcandais avaient quitté la ville pour l'Inde et quelques milliers étaient partis à Kokand en 1717 (Bejsembiev 1987, p. 7, 9 ; Ahmedov 1988, p. 316).

Nous n'avons pas d'information digne de foi sur la langue que parlaient les habitants de Mindon au XVIII^e siècle. V. P. Nalivkin écrit que les migrants en provenance de Samarcande « étaient pour la plupart Ouzbeks ». L'ethnologue S. S. Gubaeva fait remarquer que « la population de ce *rajon*⁹ [...] se composait dans une large mesure de Tadjiks, originaires de Samarcande » (1987, p. 92). On peut supposer que les habitants de Mindon étaient alors au moins bilingues et maîtrisaient autant la langue turque (l'ouzbek) que la langue iranienne (le tadjik). L'un des miracles attribués à Huwaydā Ishān, connu de presque tous les habitants de Mindon, confirme cette hypothèse. Il rapporte que Huwaydā aimait à se reposer près du point d'eau situé au centre du village et qu'un jour, assourdi par le bruit des grenouilles, il leur interdit de coasser, après quoi elles gardèrent le silence. L'ordre du saint homme, dont la poésie est en langue turque, fut prononcé ce jour-là en farsi (tadjik).

On ignore également quelle était l'auto-appellation des habitants de Mindon, en particulier de ceux qui venaient de Samarcande et des villages alentours. On peut supposer que, s'ils portaient un nom particulier au moment de leur exode vers le Ferghana, celui-ci avait disparu deux ou trois générations plus tard, au tournant des XVIII^e-XIX^e siècles. Ils étaient devenus des "Mindonais", dénomination qui pouvait indiquer leur origine quand ils se trouvaient dans les villages voisins, mais qui n'évoquait rien dans les endroits plus éloignés, où ils pouvaient s'appeler "Tchimionais" (du nom du plus gros village du district, Čimion) ou "Margilanais" (du nom de la grande ville voisine, Margilan, capitale du territoire du bey, d'où s'était détaché celui de Čimion). Au-delà du Ferghana, ils pouvaient être appelés ou surnommés "Ferghaniens" ou "Kokandois" (d'après le nom de la capitale du khanat de Kokand), ou "Andijanais" (du nom de l'ancienne capitale du Ferghana, comme on appelait encore au XIX^e siècle à Kachgar, les habitants du Ferghana), ou encore "Boukhariotes" (d'après le nom de la plus célèbre des villes d'Asie centrale, capitale des dynasties Chaybanides et Astrakhanides), nom donné par les Russes à tous les habitants de la région au début du XIX^e siècle.

⁹ Il s'agit aujourd'hui de l'arrondissement de Ferghana, dans la région de Ferghana, où se trouve le village de Mindon (NdA).

Pour qualifier la culture (non la langue) et le mode de vie de toute la population sédentaire du Ferghana, on utilisait souvent le nom de “Sarte” (*sartiâ* dans les sources écrites), par opposition aux nomades et semi-nomades, les “Èlates” (*èlatiâ*) (Bejsembiev 1987, p. 78, note 56). L’histoire et le sens du premier terme font depuis longtemps l’objet d’âpres polémiques entre ethnographes et historiens¹⁰. Dans le cas qui nous intéresse, deux questions se posent : 1) le terme *Sarte* était-il une auto-appellation de la population sédentaire – ou au moins d’une partie de celle-ci ? 2) comment se combinait-il avec les autres noms et appellations ? Il ne saurait y avoir de réponse catégorique à l’une ou l’autre de ces questions.

Des sources nombreuses et variées rapportent que “Sarte” était moins une auto-appellation qu’une dénomination extérieure pour désigner la population sédentaire. En outre, le terme a une nuance péjorative, que l’on retrouve dans une étymologie populaire très négative du mot, qui dériverait de *sary it* “chien roux”. Plusieurs auteurs notent que cette nuance péjorative apparaît quand ce sont des représentants des autres groupes, nomades ou semi-nomades (Kazakhs, Kirghizes, Karakalpaks et Ouzbeks), qui parlent des Sartes. Selon I. V. Vitkevič, qui séjourna à Khiva et Boukhara en 1836, « les Kaïssaks [Kazakhs, NdA] qualifient avec mépris les Khiviens de “Sartes” quand ceux-ci ont le dos tourné mais, en face d’eux, ils les gratifient de *Oragdy* ou *Urgândzi* [habitants d’Ourgentch, NdA] » (Halfin 1983, p. 87). A. D. Grebenkin, dont les écrits sont un peu postérieurs, écrit : « Les Ouzbeks disent eux-mêmes : nous appelons les Tadjiks “Tadjiks” quand nous mangeons avec eux, mais “Sartes” quand nous les vilipendons » (1872, p. 2). De nombreuses autres sources vont dans ce sens et attestent qu’un terme aussi péjoratif ne pouvait vraisemblablement pas servir d’auto-appellation.

Néanmoins, le terme *Sarte* est aussi très souvent employé dans un sens totalement neutre. Du XVI^e au XIX^e siècles, maints auteurs, vivant au Ferghana, parlent des « Sartes », sans y conférer de nuance péjorative. Au début du XVI^e siècle, le souverain timouride Babur, natif lui-même du Ferghana, écrivait : « Les habitants de Marghinan [Margilan, NdA] sont des Sartes », « tous les habitants d’Isfâra sont sartes » (*Baburname*, p. 30, 31). Cela donne à penser que ce nom pouvait être une auto-appellation. Certes, le terme *Sarte* n’a jamais prétendu décrire une réalité “ethnique”, comme on dirait de nos jours ; il n’a jamais été l’unique appellation de la population sédentaire du Ferghana. Différents groupes de la région ont pu adopter ou rejeter ce nom fourre-tout, dont les multiples significations variaient en fonction du contexte.

Selon toute vraisemblance, le terme *Sarte* a toujours coexisté avec une série d’autres appellations et autodéfinitions. Au milieu du XIX^e siècle, L. F. Kostenko note qu’à Khodjent : « si vous demandez à

¹⁰ Pour une définition plus détaillée, voir l’article « Sart », in Bartol’d 1964, II-2, pp. 527-529.

quelqu'un ce qu'il est : sarte ou tadjik, il vous répondra qu'il est sarte (par son mode de vie) et tadjik (d'origine) » ; à Tachkent en revanche, les habitants rejettent parfois l'appellation *Sarte*, et se définissent eux-mêmes comme *Toškentlik* "Tachkentois" (1871, pp. 79-80). Un peu plus tard, N. P. Ostroumov précise que « les indigènes sédentaires s'appellent habituellement par le nom de leur lieu d'habitation [...] mais, quand on demande expressément à quelqu'un s'il est sarte ou kirghize [kazakh dans ce contexte, NdA], alors il répond qu'il est sarte et non kazakh » (1890, p. 1).

Manifestement, dans certains cas, le souvenir de l'origine prime dans la définition de soi (surtout si le nom, d'une façon ou d'une autre, permet de se distinguer de son entourage, *a fortiori* positivement), dans d'autres cas, où le nom d'origine est moins prestigieux, il est vite oublié au profit d'un nouvel identifiant et dans d'autres cas encore, divers noms coexistent et sont utilisés indifféremment pour se définir.

Les Kachgars

Comme nous l'avons déjà mentionné, le village de Mindon date du début du XVIII^e siècle. Dans la seconde moitié de ce siècle et au début du suivant, sa croissance se poursuit grâce à la migration de Kachgars, originaires de la région de Kachgar, qui porte différentes appellations dans la littérature : « Kachgarie », « Mongolie », « Turkestan oriental », « petite Boukharie » ou « Xinjiang ».

Un habitant de Mindon, A. Ahmadaliev, né en 1920, établit sa généalogie comme suit : son père s'appelait Ahmadali, son grand-père Mumin, son arrière-grand-père As'ër, son arrière-arrière-grand-père Matmusa, dont les ancêtres étaient des natifs de Kachgar. Le père d'Umar, un autre habitant de Mindon, né vers 1950, s'appelait Abdullo, son grand-père Asadullo, son arrière-grand-père Sams et son arrière-arrière-grand-père Maraim. Matmusa et Maraim s'établirent à Mindon probablement dans la première moitié du XIX^e siècle (si on compte 30 ans pour une génération). Des légendes recueillies par V. A. Parfent'ev auprès des habitants du village voisin, Vuadyl', confirment indirectement cette migration de Kachgars dans la région. Ils racontent que, parmi leurs ancêtres, figurent des *Hina*, partis de Kachgar après l'insurrection menée par Džahangir Tura contre les Chinois dans les années 1840 (Parfent'ev 1904, p. 59).

Il convient de rappeler qu'au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, il y eut plusieurs vagues de migrations depuis la Kachgarie. L'une des plus importantes eut lieu au tournant des XVII^e et XVIII^e siècles, quand la dynastie au pouvoir en Mongolie, les Tchagataïdes, se trouva affaiblie par d'incessantes guerres intestines d'une rare violence, qui permirent à l'empire djoungar de s'emparer de la région. Au milieu du XVIII^e siècle, ce dernier tomba sous la pression de l'empire des Tsing, ce qui provoqua une

nouvelle vague de migrations. Ces populations musulmanes trouvèrent principalement refuge dans la vallée de Ferghana. On raconte qu'à la fin des années 1750, 9 000 familles avaient migré de Kachgar vers le Ferghana, soit près de 40 000 Kachgars et Kalmouks (*Tarih-i Badahšani* 1997, pp. 46, 48-49). Au début du XIX^e siècle, leurs descendants étaient déjà considérés comme des natifs du Ferghana et, à en juger par les sources, ils avaient déjà effacé de leur mémoire leur origine kachgare (Gubaeva 1991a, pp. 86-88 ; Gubaeva 1991b, pp. 82-91).

La migration massive des Kachgars en Asie centrale se prolongea tout au long du XIX^e siècle. Les guerres qui opposèrent les populations musulmanes aux Chinois se soldèrent invariablement par des défaites pour les premiers et des départs plus ou moins massifs en 1816, 1820, 1826-27, 1830, 1847, 1857-58 et 1877 (Grigor'ev 1861, p. 36 ; Valihanov 1962, p. 220 ; Valihanov 1987, p. 156). D'après Valihanov, environ 50 000 Kachgars (ou familles kachgares) vivaient dans les villages avoisinant Andijan, Šahrihan et Karasu au milieu du XIX^e siècle (1987, p. 190). Il avance aussi, pour la même époque, le chiffre de 300 000 réfugiés ayant quitté la Kachgarie pour la vallée de Ferghana (1962, p. 172). Il convient d'ajouter qu'un certain nombre de ces Kachgars se sont installés dans d'autres régions d'Asie centrale : d'après les sources écrites et ethnographiques disponibles, on en trouvait à Tachkent, Kani-badam, Khodjent, Samarcande et ses environs, Boukhara, Karategin, Darvaz, Gisar, ainsi qu'au Khorezm et ailleurs (Mallickij 1927, p. 113 ; Rešetov 1989, p. 195 ; Abramov 1989, p. 34 ; Karmyševa 1976, p. 166 ; Kislâkov 1954, pp. 38, 89 ; Kislâkov & Pissarčik 1966, p. 55 ; Valihanov 1962, p. 222).

Mais la Kachgarie a toujours entretenu des liens particuliers avec la vallée de Ferghana. Les Kachgars et les "Ferghaniens" (nous désignons par ce terme la population sédentaire de la vallée de Ferghana) ont migré depuis des siècles du Ferghana à Kachgar et vice-versa. Il est impossible de savoir quel fut le nombre de migrants dans un sens ou dans l'autre et encore moins de distinguer entre Kachgars et Ferghaniens tant les deux groupes sont mêlés. De plus, leur proximité linguistique et culturelle a favorisé, lors des migrations, l'éloignement et l'oubli de la patrie précédente pour faciliter la transformation des Kachgars en Ferghaniens et des Ferghaniens en Kachgars et ce, autant de fois que l'histoire l'exigea. Le voyage en lui-même, de la Kachgarie à la vallée de Ferghana, ne représentait pas non plus un choc culturel. Aussi la migration des Kachgars ne laissa aucune trace. Par exemple, d'après des renseignements datés des années 1840, « la ville de Šegerihan [...] et ses environs étaient presque exclusivement peuplés de Kachgars. On estimait leur nombre à 20 000 foyers » (*Obozrenie...* 1849, p. 196). En 1890, les autorités russes ont comptabilisé 600 Kachgars sur une population de 4 200 âmes dans le *volost'* de Šahrihan¹¹.

¹¹ CGA RU, f. 23, i. 1, d. 532, ff. 231-233.

Quelques-uns de ces Kachgars ont fait partie de l'élite du khanat de Kokand et ont conservé leur surnom de *togliq* "montagnard" ou *Kašgarlyq* "habitants de Kachgar". Au début du XIX^e siècle, ces *togliq* composaient un détachement militaire spécial (Bejsembiev 1987, p. 80, note 64). Ūsuf Mingbaši Kašgari (ou Ūsuf Taglik) était un conseiller influent d'Umar Han et avait donné sa fille en mariage à Madali Han (*ibid.*, p. 80, note 64, p. 105). Des personnalités religieuses, dont plusieurs centaines de khodjas kachgars, jouèrent également un rôle important à la cour des khans de Kokand (Valihanov 1987, pp. 188-190 ; Papas 2005). L'une des épouses de Hudoâr Han était également la fille d'un Kachgar (Alibekov 1903, p. 93). Ūnus Taglik, commandant militaire, Isa Avliâ, influent haut fonctionnaire à la cour de Hudoâr Han (Nalivkin 1886, p. 205), ainsi que Dukçi Išan, l'instigateur du soulèvement contre les Russes en 1898, descendaient aussi de Kachgars. Cependant, l'identité kachgare de ces hauts personnages était si peu affirmée qu'elle n'est pas consignée dans toutes les sources historiques.

Dans leur patrie, les Kachgars n'avaient pas de conscience collective et ils ne se définissaient pas eux-mêmes comme Kachgars. Le voyageur M. V. Pevcov rapporte : « Le peuple de Kachgar n'a pas d'appellation propre ... » (1949, p. 113). La population de Kachgarie était très hétérogène du point de vue de sa culture, de sa langue et de son mode de vie ; elle était composée de différents groupes et couches sociales, ayant chacun ses propres noms et surnoms. Valihanov, qui séjourna dans le pays en 1858-1859, écrit : « Les indigènes de Petite Boukharie [Kachgarie, NdA] n'ont pas d'appellation propre et se nomment d'après la ville qu'ils habitent : Kachgarlyk à Kachgar, Khotanlyk à Hotan, Komoullyk à Komul', etc. ou alors tout simplement *erlik* "indigène"... » (1987, p. 167). Les Tchalgourtes constituaient un autre groupe important, « une race mélangée, issue d'étrangers et de femmes indigènes », qui « par leur langue et leur habitat, appartiennent à la Petite Boukharie et sont tous de loyaux patriotes » (*ibid.*, pp. 168-169). On y trouvait aussi des Lobnoriens, descendants des anciens Ouïgours, sur les berges du lac Lobnor, ainsi qu'une tribu de semi-nomades, les *Nūgejt* (*ibid.*, pp. 167-168). Dans plusieurs districts vivaient également des Dolons, groupe de Mongols turcisés, ou de Kazakhs ou Kirghizes sédentarisés (*ibid.*, p. 167 ; Čvyr' 1992, p. 410). Enfin, en Kachgarie habitaient quelques groupes persanophones (Sarykols, Vakhaniis et autres), proches des montagnards du Pamir occidental (*ibid.*, pp. 419-424).

Ce n'est qu'à l'extérieur, en Asie centrale, qu'on parlait de la Kachgarie, région appelée « Petite Boukharie » par Valihanov. De même, on qualifiait tous les Turkestanais orientaux de Kachgars, bien que cette appellation ne fit référence qu'à l'une des régions, correspondant à la ville de Kachgar. Mais ce n'était pas leur seul nom. Comme nous l'avons déjà mentionné, ceux qui venaient de Kachgarie pouvaient se faire appeler Hin, c'est-à-dire "Chinois" ou "originaire de Chine". Les ressortissants de Kachgarie étaient désignés comme *taglik* (*togliq*) "montagnard"

à la fin du XVIII^e siècle (Valihanov 1987, p. 186) et *ahun* à la fin du XIX^e¹². Par ailleurs, les habitants de différentes régions de Kachgarie déportés par les Chinois dans le bassin du fleuve Ili étaient appelés “Tarantchis”. Enfin, on qualifiait également les Kachgars de “Sartes” (Âvorskij 1889, pp. 364-365).

Les Tadjiks

D’après les données de 1890, le plus grand groupe d’immigrés à Mindon était représenté par les “Tadjiks”, qui venaient des montagnes du sud de l’actuel Tadjikistan (Karategin, Darvaz, etc.) et du nord de l’Afghanistan.

L’un des habitants de Mindon, H. Soliev, né en 1942, raconte que son père s’appelait Soli, son grand-père Dadaboj, son arrière-grand-père Buvaboj. Ce dernier avait quitté Karategin pour Mindon dans les années 1880-1890 (d’après le nombre de générations). La généalogie d’un autre habitant de Mindon, T. Goziev, né en 1904, s’établit comme suit : son père s’appelait Gozi, son grand-père, Abdurahmon, était originaire de Karategin et s’est vraisemblablement installé à Mindon dans les années 1860-1870. Beaucoup d’habitants de Mindon rapportent des généalogies semblables. De plus, il existe d’autres signes d’une influence méridionale sur la culture locale de Mindon. Des traces notables de persan se retrouvent dans la phonétique et le lexique du dialecte ouzbek local, qui contient un nombre inhabituel de mots tadjiks et une prononciation accentuée du “o” caractéristique.

Dans le sud du Ferghana, la plupart de ces Tadjiks viennent de Karategin, comme l’atteste A. P. Fedčenko qui, à la veille de la conquête russe, séjourna près de Vuadyl’ : « des sédentaires sont récemment venus habiter la localité. La plupart sont des ressortissants de Karategin » (1950, p. 339). C. E. Ujfalvy, scientifique français¹³ qui, en 1877, traversa cette partie du Ferghana et notamment les villages de Kaptarhana, Vuadyl’, Šahimardan et Uč-Kurgan, écrivait qu’habitaient là de nombreux Tadjiks, de type « purement » iranien, à en juger par les dizaines de commerçants tadjiks qu’il avait rencontrés à Vuadyl’, venant de la frontière de Darvaz et Gissar (1878, p. 68). L’ethnographe S. S. Gubaeva relate des faits similaires (1987, pp. 87-88, 90-91 ; 1991a, pp. 78-79 ; 1991b, p. 61). Il est également avéré que, dans le village d’Uč-Kurgan, non loin de Vuadyl’ et de Mindon, vivaient au XIX^e siècle des représentants des dynasties régnant à Darvaz et Karategin, que des guerres intestines avaient forcés de quitter leur patrie.

¹² *Ahun* ou *ohun* est le nom donné en Kachgarie aux religieux musulmans mais, dans la vallée de Ferghana, le terme désigne tous les Kachgars à partir du Moyen Âge.

¹³ Charles-Eugène Ujfalvy de Mezö-Kövesd (1841-1904), linguiste d’origine hongroise ayant voyagé en Asie centrale entre 1877 et 1881 (NdT).

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les migrants en provenance de Karategin et des autres régions montagneuses de l'actuel Tadjikistan étaient appelés Galtchas (*galča*)¹⁴ ou Kouhistanis (*kūhistonī*), ce qui signifie littéralement “montagnards”, ou encore Tadjiks. Ce dernier terme, qui apparaît dans le recensement de 1890 à Mindon, mérite une attention particulière.

À partir de la fin du XIX^e siècle, tous les peuples persanophones d'Asie centrale sont qualifiés de « tadjiks » dans la littérature historique et ethnographique, terme auquel on accole une signification ethnique. Pourtant, comme l'écrivait V. V. Bartol'd, au XIX^e et même au début du XX^e siècle, « la population elle-même faisait un usage inégal du terme *Tadjik* » (1963, II-1, p. 470). Un autre grand spécialiste de la région, M. S. Andreev, écrivait à ce sujet : « on remarque une irrégularité dans l'interprétation de qui est tadjik et qui ne l'est pas, dans les différentes régions de l'Asie centrale » (1925, p. 156). Ainsi, à Khodjent, ville du Ferghana de l'Ouest, les vieux se disent “Sartes” et « ont tendance à définir comme les “vrais Tadjiks” les montagnards (de Mača ou de Darvaz, par exemple)... » (*ibid.*, p. 157).

Ces renseignements recueillis par des historiens et des ethnographes correspondent aux données trouvées dans les sources écrites du khanat de Kokand, selon lesquelles, avant l'arrivée des Russes, seuls les ressortissants des montagnes du sud du Tadjikistan et du nord-est de l'Afghanistan actuels étaient appelés “Tadjiks” (Bejsembiev 1987, p. 27). Au début du XIX^e siècle, « les gens originaires des montagnes du Tadjikistan [...] et leurs descendants [...] forment traditionnellement une caste militaire... » (*ibid.*, p. 17) et notamment, un détachement particulier dans l'armée de Kokand, fort de 5 à 6 000 hommes (*ibid.*, pp. 80-81). Parmi les personnalités du khanat de Kokand, on trouve de ces montagnards, comme le Chitralien¹⁵ Laškar Kušbegi, Rağab Kušbegi Kūhistonī et son fils Bava Raim Inoq, originaires de Chitral (région au nord du Pakistan actuel), Šodi Mingboši et des commandants militaires tels que Zinat Šah, Qanoat Šah Toğik et son frère Davron Bek Dodhoğ, mais aussi des personnalités religieuses comme les Vakhanis¹⁶ Muğammad Nur Hoğa Išon et son fils Mumin Hoğa Toğik (*ibid.*, p. 82, 101 ; Nalivkin 1886, p. 106, 116, 157). Enfin, parmi les épouses des khans de Kokand, on retrouve les filles de divers dirigeants de Karategin, Darvaz et Šugnan (Alibekov 1903, p. 93 ; Korytov 1902, p. 21).

Les groupes locaux persanophones qui vivaient depuis plus longtemps dans la vallée de Ferghana n'étaient apparemment pas désignés comme “Tadjiks”. Le récit d'A. Kun, qui visita le khanat de Kokand dans les années 1870, en parle indirectement. Il écrivait, en se fondant sur le comportement des fonctionnaires à qui il eut affaire : « les Tadjiks peuplent exclusivement les parties sud et ouest du khanat, et forment

¹⁴ *Galča* en tadjik signifie “trapu” ou encore “borné” (NdT).

¹⁵ Ou Kho, minorité ethnique du nord du Pakistan, habitant la vallée de Tchitral (NdT).

¹⁶ Peuple du Pamir qui tire son nom du Vakhan-Daria, affluent de l'Amou-Daria (NdT).

rarement des villages séparés » (1876, p. 63). Le cosaque Maksimov dit à peu près la même chose, après plus de onze années passées à Kokand : « au Sud de Kokand vivent les Goltchis et les Karatyguines, un peuple de montagnards musulmans parlant une autre langue, le “tadjik” » (Potanin 1860, p. 67). Ces deux auteurs excluent du groupe “tadjik” les populations persanophones vivant dans toute une série de gros bourgs dans l’ouest et le nord du Ferghana (comme Rišton, Kanibadam, Pangaz, Ašt, Čust, Kasan et autres). Ainsi, à la fin du XIX^e siècle, les sources russes estiment le groupe “tadjik” à pas plus d’une centaine de milliers d’individus dans la vallée de Ferghana (Buškov & Zotova 2004, pp. 110-137).

Le nom “Tadjik”, donné aux ressortissants des districts montagneux du Tadjikistan, de l’Afghanistan et du Pakistan actuels, n’était pas leur auto-appellation. Ceux qui habitaient au nord du Tadjikistan se définissaient d’abord selon leur appartenance régionale à telle ou telle principauté : comme Karateguinis à Karategin, Darvazais à Darvaz, Kouliaboïs à Kulâb, Matchaïs à Matču, etc. Dans le Pamir occidental, on trouve également quelques groupes persanophones ismaïliens : Chougnani, Vakhani, Rouchani, Ichkachimi et autres, dont les langues appartiennent à la branche orientale des langues iraniennes.

Pour les montagnards, il était important d’indiquer l’origine (comme pour renforcer le statut des individus) : ainsi à Karategin vivaient des gens venant de Samarcande, Boukhara, Kachgar, des Ouzbeks, des Kirghizes, des Darvazais et autres (Kislâkov & Pissarčik 1966). Tous ces groupes locaux se distinguaient les uns des autres, parfois de façon assez substantielle, mais au-delà des frontières de leur lieu d’appartenance, ils étaient souvent perçus comme faisant partie d’une même communauté.

Dans la vallée de Ferghana aux XVIII^e et XIX^e siècles, le nom *Tadjik* pouvait signifier “montagnard”, “chiite”, “personne parlant le farsi” ou “sauvage”, en fonction du contexte. En outre, il n’était pas unique et venait en complément d’autres dénominations caractérisant les différents groupes de migrants. Comme c’était le cas pour les Sartes ou les Kachgars, la catégorie de la population centrasiatique, régulièrement ou épisodiquement désignée comme “tadjike”, ne formait pas une communauté, dotée d’une culture spécifique (voire d’une langue unique), d’une histoire partagée et, *a fortiori*, d’un sentiment d’unité et de parenté.

Les migrations dans le Ferghana et l’évolution de l’identité

Ainsi, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la population de Mindon se composait des trois groupes principaux présentés plus haut. Un survol de l’histoire de l’Asie centrale et de la vallée de Ferghana nous a permis de définir pour chacun la date et les circonstances de leur arrivée. Les ressortissants de Samarcande arrivèrent les premiers, au début du XVIII^e siècle, suivis par les Kachgars, dans la première moitié du

XIX^e siècle, eux-mêmes talonnés par les Tadjiks, dans la seconde moitié du XIX^e siècle.

Il en fut de même dans toute la vallée de Ferghana. Les “troubles” des XVI^e et XVII^e siècles, quand la vallée subit les invasions ouzbèkes et kazakhes en provenance du Nord et de l’Ouest, ainsi que les campagnes mongoles et darvazo-karateguines en provenance du Sud et de l’Est, ne prirent fin qu’au XVIII^e siècle. Les chefs des Ming, tribu ouzbèke, ont su renforcer leur pouvoir, vaincre leurs rivaux, et unir leurs forces pour créer un nouvel État centralisé. Une stabilité relative (alors que les voisins connaissaient des conflits incessants), favorisa la croissance de la population du Ferghana, notamment grâce à l’afflux de migrants. La nature de ces migrations, à l’échelle de la vallée, coïncide avec celle qui fut observée à Mindon. Au début du XIX^e siècle, la dynastie régnante, issue de la tribu ming, adopta le titre de “Khan” et donna ainsi naissance à un nouvel État, le khanat de Kokand. Ses dirigeants réussirent à soumettre Tachkent, Khodjent, Ura-Tûbe, Karategin, Darvaz, les régions montagneuses du Tian-Chan et à avancer jusqu’en Kachgarie. Dans la vallée, des travaux de grande envergure furent entrepris pour la construction de réseaux d’irrigation et la mise en valeur de terres arables (Batrakov 1955). La population de la vallée continua de croître rapidement, toujours grâce aux migrations.

Dans la vallée de Ferghana, la composition de la population sédentaire variait suivant les lieux. À Mindon, d’après les données de 1890, la plupart des habitants étaient tadjiks. Dans d’autres villages, le groupe majoritaire pouvait être constitué de Kachgars ou de nomades sédentarisés. Aucune étude n’a encore été consacrée aux groupes de migrants du Ferghana. On peut cependant faire quelques remarques préliminaires à partir des données disponibles.

Que conclure de ce qui vient d’être exposé ? Étant donné que la population du Ferghana, telle qu’elle fut fixée dans les sources de la fin du XIX^e siècle, s’est étoffée au cours des XVIII^e et XIX^e siècles par des vagues d’immigration, il convient d’interpréter avec prudence la terminologie qui était utilisée pour l’auto-identification de ces migrants. Divers types de sources montrent que toutes les dénominations de ces groupes étaient davantage des désignations par des tiers que des auto-appellations. Elles indiquaient d’où venait tel ou tel groupe : les *Kachgarlyk*, de Kachgarie ; les “Tadjiks”, des montagnes. Mais, dans leur patrie, les individus ne les utilisaient pas pour parler d’eux-mêmes. Ainsi, chez lui, un “Tadjik” de Karategin ou de Darvaz pouvait être considéré comme un descendant de “Kirghize” ou de “Turk” (*Zapiska...* 1991), un “Tadjik” du Pamir comme un “Chougnani” et un Kachgar comme issu de “Kirghize” ou de “Ferghanien”. Dans la vallée où s’installèrent ces migrants originaires de diverses régions, toutes ces différences s’estompèrent progressivement jusqu’à devenir imperceptibles.

Certains de ces migrants ont adopté le nom reçu à leur arrivée dans le Ferghana. Avec le temps, ces termes se sont renforcés et transformés

en auto-appellations. Ce processus a été encouragé par une structure d'État, qui répartissait les fonctions, les impôts et les privilèges suivant l'appartenance à telle ou telle autre catégorie au statut reconnu. Comme l'a écrit M. A. Varygin au sujet du khanat de Boukhara, « les postes à Boukhara ne sont pas distribués en fonction des compétences ou du mérite, mais en fonction de l'appartenance à une lignée connue ou à une famille de dignitaires... » (1916, p. 796). Et ceci n'était pas seulement valable pour quelques individus, mais pour la société tout entière. Si tel ou tel groupe se distinguait des autres par son nombre, sa force économique ou militaire, alors il se voyait automatiquement attribuer un statut autonome ; ses représentants étaient nommés à des postes importants et, soucieux de souligner leur indépendance, les membres de ce groupe utilisaient un nom spécifique pour se définir. À l'inverse, si un groupe était numériquement faible, son influence insignifiante, alors il intégrait un groupe plus large et plus puissant qui l'assimilait et dans lequel se diluait son identité première. C'était un processus constant d'ascension des uns et de déclin des autres.

Conclusion

Pour conclure, nous rappellerons que le recensement de 1890 a enregistré quatre groupes à Mindon : les « Sartes », descendants des anciens habitants du village ; les « Tadjiks », originaires de Karategin et d'autres régions montagneuses du Tadjikistan actuel ; les « Kachgars », venant de Kachgarie ; et les « Kirghizes », qui vivent aujourd'hui dans un village séparé, Kirgyz, aux environs immédiats de Mindon.

Peut-on qualifier ces communautés de “groupes ethniques” ou de “proto-nations” ? La réponse à cette question exige d'abord que l'on définisse ce qu'est un groupe ethnique, quels sont les attributs attestant de son existence ou, au contraire, de son absence. Il existe plusieurs définitions qui, chacune, mettent l'accent sur un trait particulier (ce qui d'ailleurs compromet la possibilité de décrire l'histoire en terme “ethniques”).

Selon l'une de ces définitions (présente, notamment, dans la théorie russo-soviétique de l'*ètnos*), le groupe ethnique est une communauté dotée d'un nom propre, d'une langue (ou d'un dialecte), d'un corpus de traditions ou de coutumes culturelles, vivant sur un territoire compact, voire même endogame. Û. V. Bromlej l'a formulé de la façon suivante :

L'ètnos [...] peut être défini comme un ensemble historique et durable d'individus regroupant sur un territoire défini plusieurs générations, possédant non seulement des traits communs, mais aussi des spécificités culturelles et psychologiques relativement stables (dont la langue), une conscience de soi distincte de celle des autres groupes et fixée par une auto-appellation (ethnonyme) (1983, pp. 57-58).

L'hérédité biologique, en ce qu'elle fixe des frontières "naturelles" – donc infranchissables – entre les groupes ethniques, joue un rôle plus ou moins important dans la définition de cet *ètnos*.

Une deuxième définition du groupe ethnique, proposée par le chercheur norvégien F. Barth, insiste sur le fait que la « culture commune », caractéristique du groupe ethnique est une implication « extérieure résultante, plutôt qu'une caractéristique primaire et définissante » (1969, p. 11). Les particularités du groupe ethnique ne sont pas constituées de « la somme des différences "objectives", mais seulement de celles que les membres du groupe eux-mêmes, les acteurs, considèrent comme significatives... » (*ibid.*, p. 14). Pour comprendre ce qu'est un "groupe ethnique", Barth propose non tant de rechercher tel ou tel trait qui permettrait de décrire une communauté ethnique, que d'explorer les frontières du groupe ethnique, comme moyen de décrire les "nôtres" et les "autres".

A. Smith, dont nous avons déjà parlé, a tenté de trouver un compromis entre ces deux conceptions opposées. Parmi les signes distinctifs des groupes ethniques, il ajoute la mémoire collective des événements et des étapes essentiels de l'histoire de la communauté (libérations, migrations, âges d'or, victoires, défaites, héros, saints et sages) ainsi que les symboles collectifs (gerbe, hymne, fêtes, lieux d'habitation, coutumes, codes langagiers, lieux sacrés). Ce sont précisément ces symboles et cette mémoire collective qui évoquent le destin et la culture de la communauté ethnique. Par conséquent, la définition de Smith s'énonce ainsi : une communauté ethnique est « un groupe de personnes portant un nom déterminé, partageant un mythe d'origine, une histoire et une culture, lié à un territoire défini et possédant un sentiment de solidarité » (1998, p. 350). Cette définition comprend également une "frontière ethnique", mais loin d'être liée à une hérédité physique, elle dépend des représentations et des perceptions, ce qui la rend – de même que la conscience de soi – plus élastique¹⁷.

J'estime qu'aucune de ces trois définitions ne peut s'appliquer au cas de Mindon : ni celle de Bromlej, ni celle de Barth, ni le compromis de Smith. Ce qui ne fonctionne pas ici, c'est la notion commune à toutes ces théories de "frontière ethnique", qu'elle soit interprétée comme "objective", "physique", limitant la diffusion de telle ou telle norme ou artefact culturels, ou "subjective", comme un sentiment de proximité ou d'étrangeté existant seulement dans l'esprit des individus. Dans la société qui nous intéresse, toute frontière est absente, ce qui rend difficile la caractérisation de chaque groupe comme "ethnique".

Les Sartes, les Tadjiks, les Kachgars ne formaient pas des communautés. Rien ne les réunissait en un ensemble unifié : ni une culture, ni

¹⁷ Smith distingue les groupes ethniques « horizontaux » et « verticaux ». Les premiers sont des communautés au sein desquelles "l'ethnicité" est propre à la seule élite, tandis que, chez les seconds, les liens "ethniques" impliquent un plus grand nombre de strates et de couches sociales (*ibid.*, p. 352).

une langue, ni un sentiment de solidarité, ni un mythe ancestral sur une origine et une histoire communes, ni un territoire. D'une région à l'autre et d'un village à l'autre, des groupes qui pouvaient porter le même nom occupaient des niches sociales parfaitement distinctes, ils avaient leur propre statut et adoptaient la culture et la langue de la population environnante. Ces relations entre les groupes ne sauraient être qualifiées d'assimilation, puisqu'il n'y a dans cette histoire ni assimilateurs ni assimilés, ni même de nette distinction entre deux parties, deux cultures, deux communautés. On peut tout au plus parler de fusion, de cristallisation et de désagrégation, de changements dans les formes culturelles et dans l'identité.

Il existait pourtant, dans la société centrasiatique, beaucoup de frontières. Mais elles ne se correspondaient pas entre elles, elles étaient hiérarchisées et se chevauchaient. Ces frontières – entre sédentaires et nomades, entre Sartes et Kachgars, entre turcophones et persanophones et suivant les villages et les régions –, étaient physiquement et mentalement perméables. Toutes les différences susmentionnées (et les noms correspondant à chacune) ne s'opposaient pas fondamentalement les unes aux autres. Toutes ces oppositions variaient selon le contexte et c'est la raison pour laquelle les différences entre "Sartes" et "Kachgars", entre "Sartes" et "Tadjiks", et entre "Kachgars" et "Tadjiks", réelles dans certains cas, n'avaient, en d'autres lieux ou d'autres temps, aucun sens, puisque le "Kachgar" pouvait être en même temps "sarte" ou "tadjik" et le "Tadjik", "kachgar" ou "sarte". Entre toutes ces positions, il y avait une multitude de formes et de situations intermédiaires, ce qui confère une grande originalité à la société centrasiatique.

Bien sûr, avant même l'arrivée des Russes, certains tentèrent d'imposer une identité forte à tel ou tel groupe de la population centrasiatique. Cependant, ces initiatives émanaient de centres trop nombreux : communautés locales, organes d'État ou personnalités charismatiques. Dans un tel contexte de concurrence et d'absence de moyens puissants pour asseoir l'identité, les résultats étaient infimes. Seule l'identité confessionnelle (« Nous, les musulmans ») était plus ou moins stable. Sur ce point incontesté régnait un relatif accord dans la société. La description la plus fidèle de cette réalité centrasiatique revient, une fois encore, à V. V. Bartol'd :

Le sédentaire d'Asie moyenne se perçoit en tout premier lieu comme musulman et ensuite, comme un habitant d'une ville ou d'une localité déterminée ; l'idée d'appartenance à un peuple déterminé n'a pour lui aucun sens.

Mais l'orientaliste russe ajoute :

Aujourd'hui, sous l'influence de la culture européenne (par le truchement de la Russie), a apparu une aspiration à l'unité nationale [chez la population d'Asie centrale, NdA] (1964, II-2, pp. 527-529).

La Russie a réduit la concurrence entre les différents centres d'ancrage des identités et elle a donné aux élites locales des instruments plus efficaces pour les imposer aux populations. C'est précisément avec l'arrivée des Russes en Asie centrale qu'ont émergé des identités plus ou moins durables, pour le soutien desquelles de gigantesques moyens furent mobilisés. Non seulement furent fixées des catégories (des noms), mais aussi l'interprétation ethnique de ceux-ci, ce qui impliquait une homogénéité, une continuité et autres attributs. Bien évidemment, on ne peut affirmer que ces identités, grâce aux efforts du nouveau pouvoir, se sont tellement renforcées qu'elles ont définitivement perdu leur caractère équivoque et contextuel, mais elles sont, sans aucun doute, devenues beaucoup plus fixes et plus durables – du point de vue des acteurs du "jeu" identitaire.

La définition proposée par Bartol'd correspond dans une large mesure à la théorie "radicalement moderniste" ou "constructiviste", telle que la définit A. Smith. En effet, l'extension de l'empire russe en Asie centrale a suscité d'incessantes expériences de classification des ethnies et des nations qui, avec l'avènement de l'Union soviétique, ont abouti à la création presque imposée de nations, auxquelles on attribua frontières, culture et langue, tous éléments pour une bonne part artificiels et réinventés. Par ailleurs, le fait que les chercheurs ne puissent trouver dans le passé l'équivalent de ce qu'il conviendrait d'appeler des "groupes ethniques" ou des "communautés ethniques" parle aussi en faveur du constructivisme.

Traduit du russe par
Vanessa BALCI et Carole FERRET

Bibliographie

- ABRAMOV M.
1989 *Guzary Samarkanda*, Tachkent.
- AHMEDOV B. A. (dir.)
1988 *Materialy po istorii Srednej i Central'noj Azii X-XIX vv.*, Tachkent, Fan.
- ALIBEKOV M.
1903 « Domašnââ žizn' poslednego kokandskogo hana Hudoâr-hana », *Ežegodnik Ferganskoj oblasti* t. 2, Novyj Margilan.
- ANDREEV M. S.
1925 *Po ètnografii Tadžikov: nekotorye svedeniâ*, Tachkent [tiré à part].
- ÂVORSKIJ I. L.
1889 *Opyt medicinskoj geografii i statistiki Turkestana*, thèse de doctorat, 1^{ère} partie, Saint-Pétersbourg.
- BABUR Zahir ad-din Muhammed
1993 *Baburname: Zapiski Babura*, Tachkent, Glavnaâ redakciâ ènciklopedij [traduit par M. Sal'e, 2^e éd. revue].

- BARTH F. (ed.)
1969 *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Culture Difference*, Bergen-London, Allen & Unwin.
- BARTOL'D V. V.
1963-64 *Sočineniâ* t. II 1 & 2, Moscou, Nauka.
- BATRAKOV V. S.
1955 « Harakternye čerty sel'skogo hozâjstva Ferganskoj doliny v period Kokandskogo hanstva », *Trudy Sredneaziatskogo gosudarstvennogo universiteta: novaâ seriâ* vyp. 62 *Gumanitarnye nauki* kn. 8 *Istoriâ*, Tachkent.
- BEJSEMBIEV T. K.
1987 « *Ta'rih-i Šahruhi* » *kak istoričeskij istočnik*, Alma-Ata, Nauka.
- BROMLEJ Ū. V.
1983 *Očerki teorii ètnosa*, Moscou, Nauka.
- BUŠKOV V. I. & N. A. ZOTOVA
2004 « Sel'skoe naselenie Namanganskogo uezda na rubeže XIX-XX vekov: po statističeskim dannym », in S. N. ABAŠIN & V. I. BUŠKOV (dir.), *Ferganskaâ dolina: ètničnost', ètničeskie processy, ètničeskie konflikty*, Moscou, Nauka.
- ČVYR' L. A.
1992 « Sovremennye rezul'taty ètničeskikh processov v Vostočnom Turkestane », in B. A. LITVINSKIJ (dir.), *Vostočnyj Turkestan v drevnosti i rannem srednevekov'e: ètnos, âzyki, religii*, Moscou, Nauka.
- FEDČENKO A. P.
1950 *Putešestvie v Turkestan*, Moscou, Geografiz.
- GAVRILOV M. F.
1927 *Sredneaziatskij poët i sufij Huvajdo*, Tachkent.
- GREBENKIN A. D.
1872 « Tadžiki », in *Russkij Turkestan: sbornik izdannij po povodu politehničeskoj vystavki* vyp. 2, Moscou.
- GRIGOR'EV V. V. (ed.)
1861 *O nekotoryh sobytiâh v Buhare, Kokande i Kašgare. Zapiski Mirzy-Šemsa Buhari, izdannye V. V. Grigor'evym*, Kazan.
- GUBAEVA S. S.
1987 « Gornye Tadžiki Karategina v Ferganskoj doline (konec XIX-načalo XX v.) », *Sovetskaâ Ètnografiâ* n° 1.
— 1991a *Ètničeskij sostav naseleniâ Fergany v konce XIX-načale XX v.: ètnokul'turnye processy*, Tachkent.
— 1991b *Naselenie Ferganskoj doliny v konce XIX-načale XX v.*, Tachkent, Fan.
- HALFIN N. A. (dir.)
1983 *Zapiski o Buharskom Hanstve: otčety P. I. Demezona i I. V. Vitkeviča*, Moscou, Nauka.
- KARMYŠEVA B. H.
1976 *Očerki ètničeskoj istorii užnyh rajonov Tadžikistana i Uzbekistana: po ètnografičeskim dannym*, Moscou, Nauka.

- KISLÁKOV N. A.
1954 *Očerki po istorii Karategina: k istorii Tadžikistana*, Stalinabad, Tadžikgosizdat [2^e éd. revue et augmentée].
- KISLÁKOV N. A. & A. K. PISARČIK (dir.)
1966 *Tadžiki Karategina i Darvaza* vyp. 1, Douchanbe, Doniš.
- KORYTOV N. P.
1902 « Samozvanec Pulat-Han », *Ežegodnik Ferganskoj oblasti*, Novyj Margilan.
- KOSTENKO L.
1871 *Srednáâ Azia i vodvorenie v nej ruskoj graždanstvennosti*, Saint-Pétersbourg.
- KUN A.
1876 « Očerki Kokanskogo hanstva », *Izvestiâ Imperatorskogo Russkogo geografičeskogo obšestva* t. 12 vyp. 1, Saint-Pétersbourg.
- MALLICKIJ N. G.
1927 « Taškentskie mahallâ i mauza », in *V. V. Bartol'du turkestanskije druž'â, učeníki i počitateli*, Tachkent.
1924 *Materialy vsrossijskij perepisej. Perepis' naseleniâ v Turkestanskoj Respublike* vyp. 4 « Sel'skoe naselenie Ferganskoj oblasti po materialam perepisi 1917 goda », Tachkent.
1927 *Materialy vsesoûznoj perepisi naseleniâ 1926 goda v Uzbekskoj SSR* vyp. 1 « Poselennye itogi », Samarcande.
- MIRZOZODA S.
2002 *Lugati âġnobi-toġiki*, Douchanbe, Devaštič.
- NALIVKIN V.
1886 *Kratkaâ istoriâ Kokanskogo hanstva*, Kazan.
1849 « Obozrenie Kokanskogo hanstva v nynešnem ego sostoânii », *Zapiski Russkogo geografičeskogo obšestva* t. 3, Saint-Pétersbourg.
- OSTROUMOV N. P.
1890 *Sarty: ètnografičeskie materialy* vyp. 1, Tachkent.
- PAPAS A.
2005 *Soufisme et politique entre Chine, Tibet et Turkestan : étude sur les Khwajas naqshbandis du Turkestan oriental*, Paris, J. Maisonneuve.
- PARFENT'EV V. A.
1904 « Selenie Vuadil' (statističeskij očerok) », *Ežegodnik Ferganskoj oblasti* t. 3, Novyj Margilan.
- PEVCOV M. V.
1949 *Putešestvie v Kašgariû i Kun-Lun'*, Moscou, Gos. izd. geogr. lit.

- POTANIN G. [N.]
1860 « Pokazanie sibirskogo kazaka Maksimova o Kokanskom vladenii », *Vestnik Imperatorskogo Russkogo geografičeskogo obščestva* č. XXVIII n° 3, Saint-Pétersbourg.
- REŠETOV A. M.
1989 « Ujgury v Tadžikistane », in *Ètničeskaâ istoriâ i tradiconnaâ kul'tura narodov Srednej Azii i Kazahstana*, Nukus, Qaraqalpaqstan.
- SMITH Anthony D.
2004 [1998] *Nationalism and Modernism*, London-New York, Routledge [traduit en russe : È. Smit, *Nacionalizm i modernizm: kritičeskij obzor sovremennyh teorij nacij i nacionalizma*, Moscou, Praksis, 2004].
1909 *Spisok naseleennyh mest Ferganskoj oblasti*, Skobelev.
1925 *Spisok naseleennyh mest Uzbekskoj SSR i Tadžikskoj ASSR* vyp. 3 « Ferganskaâ oblast' », Samarcande.
1997 *Tarih-i Badahšani* [Histoire du Badakhchan], Moscou.
- UIJFALVY DE MEZŐ-KÖVESD Charles-Eugène
1878 *Expédition scientifique française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan. I. Le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja, avec un appendice sur la Kachgarie*, Paris, E. Leroux.
1980 *Ūzbek sovet ènciklopediâsi*, Tachkent, ŪZSÈ Boš redakciâsi.
- VALIHANOV Č. Č.
1962 *Sobranie sočinenij v pâti tomah* t. 2, Alma-Ata, Izd. AN KAZSSR.
— 1987 *Izbrannye proizvedeniâ*, Moscou, Nauka, 1987.
- VARYGIN M. A.
— 1916 « Opyt opisaniâ Kulâbskogo bekstva », *Izvestiâ Russkogo Geografičeskogo obščestva* t. 52 vyp. 10, Saint-Pétersbourg.
1991 « Zapiska akademika V. V. Bartol'da po voprosu ob istoričeskikh vzaimootnošeniâh tureckih i iranskih narodnostej Srednej Azii », *Vostok* n° 5.

Résumé

Dans cet article sont analysées des données historiques et ethnographiques sur les habitants du village de Mindon, dans la vallée de Ferghana, actuellement situé en Ouzbékistan. Entre 1890 et 1926, l'appellation de ces habitants a changé deux fois dans les recensements. Si la population était autrefois divisée entre "Tadjiks", "Kachgars" et "Sartes", elle devint ensuite entièrement composée de "Sartes" puis, au début des années 1920, d'"Ouzbeks". Ces dénominations désignaient-elles des groupes ethniques ? Existait-il des communautés ethniques, des "protonations" en Asie centrale avant l'arrivée des militaires et des savants russes dans la région ? Examinant les différentes définitions des groupes ethniques (selon Ū. Bromlej, F. Barth et A. Smith), l'auteur en vient à montrer qu'aucune d'entre elles ne convient au cas centrasiatique, en raison de l'absence, dans cette société, de frontières délimitant des groupes qui pourraient être qualifiés d'ethniques.

Abstract

The inhabitants of Medon from the eighteenth to the early twentieth century. The history of a changing identity

The article is concerned with an analysis of historical and ethnographic accounts related to the inhabitants of the village of Medon situated in the Ferghana Valley in present-day Uzbekistan. According to state censuses, local population changed its denomination twice between 1890 and 1826. Initially it had been divided into “Tajiks”, “Kashgaris” and “Sarts”, who were then all registered as “Uzbeks” in the beginning of the 1920s. Should we consider these categories kinds of ethnic groups? Did ethnic communities of “proto-nations” exist in Central Asia before the Russian militaries and scholars appropriated the region? By asking these questions, the author argues that none of the well-known definitions of an ethnic group proposed by Yu. Bromley, F. Barth and A. Smith fits the Central Asian society, that lacks the very boundaries required to delineate such groups as “ethnic”.

Mots-clés : nation, ethnique, identité, frontières, Ferghana, Ouzbeks, Tadjiks.

Keywords: nation, ethnicity, identity, cultural borders, Ferghana, Uzbeks, Tajiks.